

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Gilles archambault, Madeleine Monette, Louis-Philippe Hébert

Jean-François Crépeau

Numéro 130, été 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/37286ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crépeau, J. (2008). Gilles archambault, Madeleine Monette, Louis-Philippe Hébert. *Lettres québécoises*, (130), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

☆☆☆ 1/2

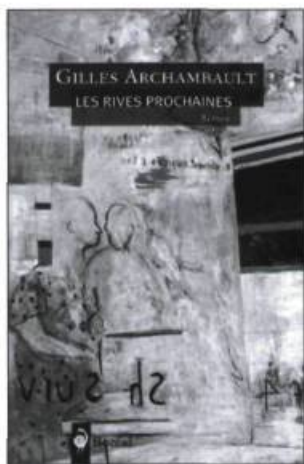
Gilles Archambault, *Les rives prochaines*,
Montréal, Boréal, 2007, 192 p., 19,95 \$.

De l'art de bien vieillir

Parcourir le répertoire des œuvres de Gilles Archambault nous rappelle à quel point il est une force tranquille de notre institution littéraire. Il a créé un monde qui n'a rien à faire des modes, tirant sa singularité des personnages qu'il a imaginés et inscrits dans un moment d'éternité.

BIENVENUE CHEZ MARIE-ANGE

Les rives prochaines, son plus récent roman, nous fait participer à un huis clos entre trois individus tirés de cet univers. Il y a Marie-Ange. Célibataire à cinquante ans, elle n'a jamais su ou voulu retenir ses amoureux, préférant s'occuper de son dictateur de père maintenant décédé. Il y a ensuite Marcel. Séducteur impénitent qui a autrefois abandonné sa femme et son fils. Le voilà à l'âge où la solitude est parfois lourde à supporter. Or, Marie-Ange et Marcel, d'anciens collègues, se croisent dans une rue du Vieux-Montréal où elle habite. Après un bref échange, elle l'invite à s'installer chez elle, sa solitude nouvelle et les ennuis financiers de Marcel lui servant de prétexte.



Quant à Marin, ce fils que Marcel a peu connu et dont il tente de se rapprocher, Marie-Ange le prendra également sous son toit, hébergeant ainsi un autre mal aimé tout en réunissant le père et le fils.

SOLITUDE À TROIS

Gilles Archambault a créé d'autres personnages qui donnent la réplique aux membres de cette famille bancale. Il y a Sébastien que Marie-Ange a beaucoup aimé et de qui elle ne se résout pas à se séparer; il y a aussi son amie Denise, véritable boute-en-train. Du côté de Marcel, outre son fils, il y a son vieil ami Victor, un écrivain qu'il morigène sur son art. Enfin, Marin entretient peu de relations, sinon avec Viviane qui lui a préféré un autre homme.

J'ai aimé la façon du romancier de raconter son histoire dont il a confié la narration, en alternance, à ses trois héros et à un quatrième narrateur qui vient les observer tour à tour. Au fil du récit, nous découvrons un peu du passé de chacun. Par exemple, il est question de Bernadette, épouse de Marcel et mère de Marin, et nous comprenons leur brève existence commune et, surtout, son influence sur le fils.

LA LEÇON

Ce que je retiens de cette histoire, c'est la personnalité que l'auteur a forgée à chacun et l'interdépendance dont ils deviennent vite tributaires. Individuellement, Marie-



Ange, Marcel et Marin éprouvent des difficultés à assumer leur âge et leur quotidien. Marie-Ange réalise tardivement qu'elle peut concilier son soutien à Marcel et une vie affective qu'elle se refuse. Marcel a abandonné toute idée de séduction, se consacre à son fils et en vient à comprendre que sa vie n'est pas finie. Quant à Marin, logé à peu de frais et encouragé dans ses projets, il reprend en main sa carrière artistique et sa vie affective.

Les rives prochaines sont une miniature comme on en peignait autrefois et d'où émergeait un mouvement vers l'infini. En quelques coups de plume, Gilles Archambault nous met en présence de ses personnages et de leur existence. Et cela, grâce à une écriture où il n'y a rien d'inutile, où tout se concilie, même ce qui paraît impossible.

Décidément, il faut relire tout Archambault. En attendant, je m'en vais l'écouter nous faire sa chronique dominicale radio-canadienne.

☆☆☆ 1/2

Madeleine Monette, *Les rouleurs*,
Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 2007, 450 p., 34,95 \$.

Petite musique sur fond de rumeur urbaine

Depuis *Le double suspect*, une harmonie à voix dissonantes, jusqu'à *La femme furieuse* et son errance new-yorkaise, les romans de Madeleine Monette font partie de mon palmarès littéraire. Après dix ans de presque silence, je suis donc prêt à me laisser envahir par la longue histoire des *Rouleurs*.

L'UNIVERS D'ARIÈLE

Tout ici gravite autour d'Arièle, un personnage complexe comme l'auteure sait en créer. Dans la jeune trentaine, elle chante, mais refuse de reconnaître son talent et ne parvient à exprimer son art que dans l'ombre des autres. Elle combat cette angoisse en participant aux ateliers du psychologue Shalamian.

Arièle habite une grande ville qu'on imagine New York, là où l'écrivaine demeure. Le quartier d'Arièle représente le microcosme dans lequel se déroule son existence et qui, d'une certaine façon, la protège des aléas du plus grand ensemble qu'est la Cité. Cette dernière est l'arène où elle livre ses combats avec le quotidien. Ainsi, c'est là qu'elle ramasse le sac à dos élimé du petit Chalioux, l'adolescent qui va envahir sa vie. C'est également dans une rue de la ville qu'elle est happée par un cycliste myope, Sydney.

Encore quelques pions sur l'échiquier d'Arièle, tel ce père récemment décédé dont elle peine à faire son deuil ou Patrick, cet ancien amant qu'elle veut oublier. D'autres personnages aussi : son cousin Théo dont l'amitié lui est indispensable ; sa tante Noémie et son oncle René, dont on imagine la lubricité ; et d'autres encore qui font pivoter l'axe du récit.

COMME UNE PENTE DOUCE

Pour l'essentiel, Madeleine Monette raconte quelques mois dans la vie de son héroïne durant lesquels elle suit cette thérapie de groupe qui, l'espère-t-elle sans conviction, mettra fin à sa peur de chanter seule en public. C'est aussi durant cette période qu'elle rencontre le jeune Chalioux. Il devient instantanément le centre de ses préoccupations et l'objet ultime d'une quête intérieure dont nous découvrons, progressivement, les tenants et les aboutissants. Enfin, c'est la saison de Sydney, l'insaisissable amoureux avec qui elle partage ses angoisses, qu'il sait d'ailleurs entretenir subtilement, jusqu'à ce qu'elle ne sache plus s'il dit vrai ou s'il ment.

LES MURS DE LA VILLE

Les rouleurs ressemblent à l'une de ces immenses fresques que brossent les artistes de l'aérographe sur les murs de la ville comme nous en retrouvons dans le roman.



Je note que l'originalité de l'écriture narrative de la romancière s'est encore bonifiée, notamment parce qu'elle superpose plus nettement les divers niveaux de la trame. Entre autres, il y a ces nombreuses pistes que l'auteure sème, à gauche et à droite, et qui en viennent à répondre à nos interrogations.

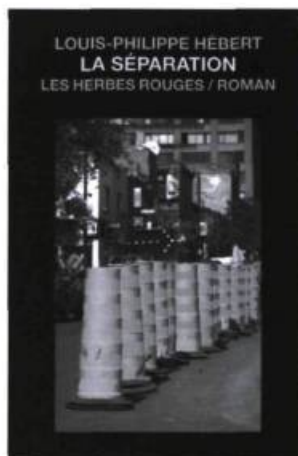
Cette pratique dessert particulièrement bien tout ce qui concerne le petit Chalioux, un personnage surdimensionné dans l'imaginaire d'Arièle et qui occupe une place déterminante dans l'espace narratif. Si tout ce qui concerne ce rouleur — car l'adolescent pratique le patin à roues alignées — était concentré en quelques pages successives, ce serait d'une telle intensité qu'elle serait insupportable. Or, puisque nous découvrons lentement ce personnage, nous le comprenons mieux, lui et tout ce qui l'entoure.

Je ne saurais oublier les accents poétiques qui caractérisent l'écriture de l'auteure. Rien de surfait, juste le ton nécessaire pour exprimer les émotions, variées et multiples, qu'elle veut traduire. Vous aurez compris que lire *Les rouleurs* est une aventure dans l'intimité de ses personnages qui, comme dans la vraie vie, sont capables du meilleur et du pire. Mais, dans l'univers qu'a érigé Madeleine Monette, même le pire trouve sa raison d'être et elle le recycle afin d'en enrichir le quotidien de ses héros.

☆☆ 1/2

Louis-Philippe Hébert, *La séparation*, Montréal, Les Herbes rouges, 2007, 324 p., 24,95 \$.

L'univers insolite de Jacques



Jacques, amnésique, erre dans la Métropole. Sommes-nous certains que Jacques n'est pas Paul, André ou Luc ? Lisons *La séparation*, le plus récent opuscule de Louis-Philippe Hébert, pour tout comprendre.

Le titre annonce une quête plus complexe qu'il n'y paraît. Ayant perdu ses repères, Jacques insiste pour d'abord retrouver Claire, sans qui mémoire et amour lui sont impossibles. Voilà un leurre que Louis-Philippe Hébert a installé au cœur du récit pour laisser croire que la rupture avec Claire est le nœud du drame de Jacques. Cette tromperie se transforme en un piège que le personnage principal traîne comme un boulet qui ne cesse de s'alourdir.

L'APPRENTISSAGE

Puisque Jacques a peu de souvenirs de la vie en société, il en vient à des gestes erratiques qui l'obligent à comparer son comportement à celui des autres, à s'y

adapter ou à s'y opposer. Il tente ainsi mollement de se forger une personnalité qui lui convient.

Louis-Philippe Hébert, on le sait, est capable d'écrire de façon très réaliste : le *Livre des plages* (Les Herbes rouges, 2007) en est un exemple éloquent. Or, *La séparation* est d'un autre registre, mêlant adroitement la réalité, la fiction, voire la science-fiction, un genre que le romancier connaît bien. Je pense ici aux derniers chapitres où Jacques s'aventure rue Sherbrooke, après avoir imaginé qu'un terrible cataclysme a détruit une partie de l'île de Montréal. Il observe alors les conséquences de cette catastrophe.

NE PAS S'Y PERDRE

Il m'est arrivé de me sentir comme le héros et d'être perdu dans son histoire. Heureusement, les qualités d'écriture du romancier m'ont vite remis sur la bonne voie.

Comment rendre justice à ce roman qui baigne dans l'onirisme pur ? L'auteur lui-même dénoue ce mystère :

Jacques l'hérétique n'était qu'écart. Écart entre Paul et lui. Écart entre la vie dont il avait rêvé et cette quotidienneté insupportable pour Claire. Deux contraires. Claire et l'obsession du passé. Jacques et l'oubli permanent. Chaque fois, tous deux étaient confrontés à une réalité inconnue, déformée, paradoxale.

Ce passage, comme d'autres, me rappelle que Louis-Philippe Hébert n'a rien perdu de l'imagination, du talent et du style qu'il partage avec quelques écrivains ayant autrefois publié chez Jacques Hébert. Ces auteurs que la critique aurait dû reconnaître comme appartenant à « l'École littéraire du Jour ».